

Questions solitaires

Considérations au sujet du cours de la vie de Rudolf Steiner — IV

« Un jour il se passa à la gare quelque chose de « bouleversant ». Un train de marchandises entra en gare en mugissant. Mon père qui l'attendait le vit arriver à sa hauteur. L'un de ses derniers wagons était en flammes. Le personnel du train n'avait rien remarqué. Le train approchait de notre gare en brûlant. Tout ce qui se jouait là me fit une impression profonde. Une substance facilement inflammable s'était enflammée dans un wagon. Je me suis longtemps préoccupé de savoir comment une chose pareille pouvait arriver. Ce qu'on m'en disait, dans mon entourage, comme dans des choses similaires, ne m'était pas satisfaisant. J'étais rempli de questions ; et je les méditais et portais en moi sans pouvoir y répondre. C'est ainsi que j'atteignis ma huitième année. »¹ [...] « Vers Wiener-Neustadt et plus loin vers la Styrie, les montagnes s'enfoncent dans la plaine. La rivière Laytha serpente à travers ce lieu. Sur le flanc de la montagne se trouve un monastère rédemptoriste. J'ai souvent croisé ces moines lors de mes promenades. Je me souviens encore combien j'aurais aimé qu'ils m'adressassent la parole. Ils ne l'ont jamais fait. Je n'ai donc gardé de cette rencontre qu'une impression solennelle, mais évocatrice, qui m'est restée longtemps en mémoire. C'est à neuf ans que j'ai eu cette idée : il devait y avoir des choses importantes liées aux devoirs de ces moines que je devais apprendre d'eux. J'étais aussi plein de questions que je devais trimballer sans réponse. Ces questions, sur tout, me rendaient ainsi vraiment solitaire, enfant. »²

Ces deux descriptions renferment des événements quotidiens, dans la mesure où elles ne dépendent guère de capacités de perception qui ne soient guère généralement accessibles. Tout un chacun de cette localité eût pu voir le wagon en feu du train qui approchait, tout un chacun eût pu rencontrer les moines du monastère sur un chemin de promenade. Néanmoins, ces deux événements recèlent quelque chose de mystérieux pour le garçon. Quelque chose dans son expérience qui ne trouve pas de réponse satisfaisante. Ce qui semble être même décisif pour ce manque c'est que les explications qu'en reçoit l'enfant de la part de son entourage social ne répondent pas à ses questionnements. À cela se rajoute l'attitude interrogative, caractérisée par une réponse qui est constamment absente, laquelle débouche sur une exposition générale qui fait naître un sentiment de solitude. Cette caractéristique s'accompagne également d'une indication d'âge allant de huit à neuf ans. Nous parlons donc de l'expérience du garçon à un moment de son développement où il perçoit une différence problématique dans sa relation au monde. Ce qui confronte perception et compréhension lui est à la fois donné et étranger. Plus précisément encore : chez le garçon, derrière une approche générale du monde, émerge quelque chose d'incompris, qui ne s'inscrit en rien dans un lien approprié avec ce qu'il vit en apparence. Il voit et comprend, ou plutôt, il prend connaissance d'une compréhension générale, mais voir et comprendre n'appréhendent pas ce qui est par ailleurs en lui.

Quelle expérience ?

Quelles questions ?

Tout d'abord, on peut se rendre compte que le monde intérieur du garçon, imprégné d'expérience spirituelle, a également des conséquences sur sa perception sensorielle. En tant que lecteurs de ces descriptions, il nous faut prendre connaissance du fait que nos représentations du fracas d'un train entrant en gare avec un wagon en feu ou bien de celles d'un groupe de moines cheminant sur un sentier de forêt, se distinguent essentiellement dans leurs intensité et dimension d'expérience de ce qu'en perçut le jeune Steiner.^(*) Pour la lecture des descriptions autobiographiques examinées ici,

1 Rudolf Steiner : *Mein Lebensgang [Ma vie]* (GA 28), Dornach 1962, p.16. [Chez EAR, pp.20-21, traduction de Georges Ducommun, légèrement modifiée ici, *ndt*]

2 À l'endroit cité précédemment, pp.18 et suiv..[Chez EAR, pp.22 et suiv., *ndt*]

(*) Surtout que dans le texte originel ces deux sortes de représentations ne sont guère juxtaposées comme l'auteur les a brusquement juxtaposées !, au contraire, deux pages

cela signifie qu'une perception et une compréhension du texte initialement accessibles à tous sont reconnues comme manquantes, ce qui montre seulement une possibilité d'éveiller ces questions obscurcies par une compréhension initiale, seulement supposée. Quelles étaient les questions qui embarrassaient et motivaient encore le garçon, et qu'il ne pouvait partager avec personne ? Il est remarquable que Steiner ne les formule pas ces questions ; il se contente d'évoquer une expérience suggérée par le mot « question », mais non développée. Quelle est la nature de cette expérience ?

Il convient d'inclure ici quelques réflexions sur la nature conceptuelle du questionnement et de la solitude, ainsi que sur la situation générale de développement autour de l'âge de neuf ans. En posant cette question, l'homme va au-delà de ce qu'il connaît. Ce mouvement est mis en branle par l'expérience d'une dissension vécue entre Je et monde. Or, une telle expérience a une importance fondamentale. En elle, avec le caractère discutable du monde, il y a celui de l'appartenance de l'être en soi au monde qui se voit aussi remise en cause. Mais en même temps, le questionnement est le mouvement nécessaire pour surmonter la division entre son propre être et celui du monde, et il ne vise rien d'autre qu'à surmonter le manque perçu.

Le questionnement est constant. Même si des questions individuelles trouvent une réponse, le questionnement dans son ensemble n'est jamais terminé. Celui-ci est donc une cause de l'existence humaine dans le temps. Par sa transformation et son devenir en lui, la relation entre le monde et le soi se renouvelle également, dont l'altérité constante nourrit sans cesse un questionnement vivant. Ce questionnement tente constamment de ramener l'enchevêtrement du monde et du soi à l'identité de l'Existant avec l'Être, d'embrasser à nouveau en lui l'Existant, qui s'est éloigné de l'Être au profit de l'expérience.

Il faut souligner que l'expérience de division et de manque qui donne lieu à la question n'est pas associée à certains sentiments — par exemple, la résignation, la mélancolie, l'impuissance — telles qu'on puisse involontairement les associer à ces expressions, mais qui ne seraient pas capables de surmonter ces deux sentiments, mais les intensifieraient au contraire. La division et le manque trouvent plutôt leur origine dans l'émerveillement qui, selon la tradition philosophique, est l'élément originel de tout questionnement. L'émerveillement est une disposition à s'engager avec le monde et avec soi-même, sans être ébranlé, contraint, perturbé ou gonflé par d'autres sensations. Dans le questionnement qui s'y dessine, la Jé-ité se confronte au monde. Le questionnement a le caractère d'une action, et non d'un automatisme résultant nécessairement des ingrédients mentionnés. La Jé-ité individuelle devient connaissable à travers ses questions.

Solitude

Une situation particulière peut alors se présenter pour le Je qui s'interroge, dans la mesure où il ne peut trouver aucune réponse satisfaisante. Cette expérience peut affecter l'individu et donc serait saisissable au regard en tant que problème. Cependant, elle peut aussi être le signe d'une relation globalement problématique au monde et à soi-même. Ce dont il s'agit pour Steiner est indiqué par l'emploi du terme « solitaire ».

Qu'est-ce que la solitude ? Est-ce quelque chose qui nous arrive, ou bien est-ce que nous la recherchons ? Ou encore est-ce que la solitude nous arrive initialement, mais qu'en nous observant de plus près, nous réalisons ensuite que ce que nous vivons incarne une expérience d'existence supérieure, individuelle et unique, rendant obsolète toute distinction entre expérience subie et expérience voulue ?

Être déçu et rejeté, par exemple, dans la quête de compréhension et d'entente, signifie aussi prendre conscience de soi-même en tant qu'individu(e) que représente toute Jé-ité existante. Il s'agit d'entrer dans un espace qui n'appartient qu'à soi, mais dans lequel la non-jé-ité n'apporte rien d'autre que la Jé-ité. C'est un abandon au monde et de toutes traces — désirs, convoitises, inclinations — qu'on a laissées derrière soi, que le Je a réduits au silence pour la conscience qu'il engendre de soi. Silence — Rien — **Moi**. Nous rencontrons une telle forme de solitude dans la mystique d'un maître Eckhart en tant que condition pour concevoir le divin et parvenir à l'égal de Lui dans la solitude totale, dont les qualités sont aussi celles de Dieu.

Wan daz ist got, daz hât er von sîner unbeweglichen abegescheidenheit, und von der abeges-

de texte les séparent. On peut même se demander pourquoi « l'homme de théâtre » les a ici juxtaposées... (ndt)

cheidenheit hât er sîne lûterkeit und sîne einvalticheit unde sîneunwandelbærkeit. Und dâ von, sol der mensche werden goteglich als verre als ein crêatûre glîchheit mit gote gehabt mac, daz muoz geschehen mit abegescheidenheit [...] und diu glîchheit muoz beschehen in gnâden, wan diu gnâde ziuhet den menschen von allen zîtlichen dîngen [...] lære sin aller crêatûre ist gotes lære sîn³

Il ne s'agit pas ici de mettre au même niveau l'expérience solitaire du mystique avec le garçon de neuf ans. Les deux moments, il est vrai, sont de même nature. Chez Steiner, comme chez Eckhart, il s'agit d'une solitude qui succède à une fidélité inconditionnelle à une attitude intérieure ouverte à l'esprit. Aucune exaltation émotive ne se mélange au sérieux de la jé-ité propre ainsi exposée. L'une est une solitude en tant que direction de volonté, l'autre, une solitude en tant que lieu préparé de l'accueil d'une expérience accordée par grâce.

Le fait que la solution aux questions solitaires ne puisse être trouvée qu'en la Jé-ité propre conduit à une brève compréhension de la situation du développement au cours de la neuvième année de vie.

La neuvième année de vie

D'après la psychologie du développement de Steiner, des processus de changement ont lieu qui se réalisent sur une période d'à peu près sept ans. La période que Steiner identifie pour l'expérience du questionnement-solitude évoquée précédemment comprend une étape développementale communément appelée passage du *Rubicon*. L'enfant vit clairement alors sa relation à lui-même en tant que personne distincte de son monde social. Ce développement est le résultat transformateur du moment où l'enfant se désigne lui-même pour la première fois par le mot « Je ». Ce moment d'une qualité nouvelle, décisive dans la vie spirituelle de l'enfant, s'exprime à nouveau de manière concise après une période de maturation d'environ sept ans, principalement par une expérience approfondie de l'être intérieur avec le nom auquel il a été placé pour la première fois dans le monde, vers lequel il avait été auparavant guidé par le nom reçu de ses parents ou par le baptême. À présent cette jé-ité est consciente d'un espace propre à la vie de son âme. Celui-ci s'articule chez le garçon Rudolf Steiner en tant que constance intérieure. Imaginez, à titre d'exemple, combien il aurait été facile et commode d'ignorer ses propres questions. Personne n'y aurait objecté, car personne n'était au courant de ces questions, ou même si quelqu'un l'eût été, il n'aurait pas pu en apprécier la portée. Extérieurement, le renoncement à la loyauté envers ses questionnements intérieurs n'aurait laissé aucune trace. Mais le garçon n'a pas agi ainsi. Le courage se déploie en lui d'une manière qui abandonne toute confirmation extérieure.

Le directeur de l'usine de filature

En se rattachant à cette excursion, le regard est encore guidé vers une autre expérience enfantine laquelle est apparentée à l'autre dans sa problématique interne :

« Mais encore plus près de chez nous se trouvait une filature. Les matières premières de celle-ci arrivaient à la gare ; les produits manufacturés en repartaient. J'étais toujours là lorsque les matières premières disparaissaient dans la fabrique et je voyais les produits transformés en ressortir. Mais il était strictement interdit de jeter le moindre regard « à l'intérieur ». Je n'en eus jamais l'occasion. Il y avait là les « limites de la connaissance ». Et j'eusse bien aimé volontiers les franchir. Car presque chaque jour, le directeur de la fabrique venait voir mon père pour ses affaires. Et pour le garçon que j'étais ce directeur était pour moi un problème qui me dissimulait comme par miracle le secret de « l'intérieur » de l'usine. En de nombreux endroits de son habillement, il était couvert de flocons blancs ; la fixité de son regard s'expliquait par la fréquentation des machines ; sa parole rude était marquée d'une tonalité mécanique. « Quel rapport y avait-il entre cet homme et ce qu'il y avait derrière ces murs ? » Ce problème insoluble se dressait devant mon âme. Mais je n'en demandais le secret à personne. Car telle était mon opinion de garçon qu'il n'est en rien utile de s'intéresser à une cause que l'on ne peut guère voir. »⁴

Il se peut qu'on pense ici à l'effet de la technique sur le garçon. Il avait été pris en considération

3 *Historisches Wörterbuch der Philosophie : Einsamkeit [Solidude]*, p.4835 (voir *HPWPh*, vol. 2, pp.407-408) [J'ai demandé à la rédaction de *Die Drei* de bien vouloir traduire ce passage en allemand actuel, afin de pouvoir le traduire correctement en français. Cela sera fait dès que je recevrai ce passage traduit en allemand actuel, *Ndt*]

4 **GA 28**, pp.15 et suiv. [Chez EAR, pp.19-20, traduction de Georges Ducommun, légèrement modifiée ici, *ndt*]

dans le texte sur « *Nature et technique* »⁵ : « Car mes intérêts étaient fortement attirés au sein de la mécanique de cette existence. Or, je sais comment ces intérêts ont cherché à plusieurs reprises à obscurcir la partie du cœur de l'enfant... »⁶

Dans ce contexte, la machine à vapeur comme transmission de force fut prise en compte sur le chemin de fer. Les machines de la filature de cette époque-là étaient pareillement mues par la force expansive de la vapeur. Si Steiner a alors le directeur de la fabrique en vue, il fait l'expérience d'un phénomène extérieur d'un autre être humain, laquelle a pour effet caractérisé sur l'âme du garçon d'un « assombrissement de la part du cœur ». Pour le directeur d'usine, on pourrait imaginer que le processus de la production mécanisée déterminait le caractère des heures de travail quotidiennes par le rythme de processus mécaniques, uniformément et monotones, répétitifs. Un travail, en tant que rythme façonné par la force de travail individuelle, contrairement au rythme mécanique, n'était plus possible sous la domination de la machine. L'équivalent du mécanique chez l'homme ce sont les os comme leviers en interaction avec les muscles attachés par des ligaments et des tendons. Ce qui les met en mouvement c'est l'idée, la pensée, d'un objectif. Un équivalent d'accord avec les forces individuelles d'un travail librement et rythmiquement organisé c'est le cœur comme organe pour la perception et la direction d'une mesure saine au travail. L'exclusion d'une « participation du cœur » apparaît dans l'image du personnage du directeur de la filature. Et en outre aussi le voilage de son contexte d'action qui appartient à la problématique sociale intuitivement perçue pour la première fois par le garçon. Les activités observées dans le comportement du directeur ne peuvent pas être ramenées à leurs causes et contextualisées au cadre d'une production mécanisée. « C'est là que se trouvaient les limites du connaître ». Le lieu du travail se trouve ainsi isolé du reste de la vie, c'est un lieu de *la vie* qui est devenu impropre à celle-ci qui se tient ouvert à ceux-là qui sont autorisés et doivent nécessairement y travailler.

Cet exemple montre aussi comment les questions du garçon, lesquelles sont encore totalement inaccessibles à sa conscience, se mettent déjà à empiéter sur son existence à venir.^(*)

Le gardien

Pour caractériser plus précisément les effets des machines sur les humains, je citerai un exemple tiré de ma propre enfance. L'appartement où j'ai grandi se trouvait au quatrième étage d'un immeuble qui s'étendait sur toute une rue. Les fenêtres donnaient à l'ouest et à l'est. À l'ouest courait une rue, à l'est un jardin. Il y avait aussi un pré entouré d'une étroite aire de jeux où nous, les enfants, nous organisions des courses de trottinettes. Une petite aire de jeux, avec un bac à sable et une structure d'escalade, bordait un côté du pré. Entouré de buissons, un peu à l'écart, contre un mur de briques, se trouvait un endroit où se trouvaient des poubelles, qu'on appelait encore à l'époque des cendriers, car le charbon était encore largement utilisé pour le chauffage. Un gardien entretenait le jardin. Le jour de la collecte des ordures, il sortait les poubelles et tondait la pelouse à intervalles réguliers. Les enfants qui habitaient l'immeuble jouaient dans cette cour. Lorsque le gardien apparaissait, la prudence était de mise. Il n'était pas très aimable. Il portait une blouse grise. Ses cheveux gris clairs et clairsemés étaient tirés en arrière. Ses yeux bleu clair semblaient ternes et renfrognés à travers des lunettes à monture argentée. Il nous chassait toujours. Nous n'avions pas le droit de nous approcher de lui, surtout lorsqu'il tondait la pelouse. Il y avait un martinet dans l'appentis tout près. À l'intérieur se trouvait la tondeuse à gazon. Il la sortait, démarrait le moteur avec une courroie et tondait la pelouse de la même manière à chaque fois. Il commençait par le bord et faisait des cercles de plus en plus petits jusqu'au milieu. Légèrement penché, il poussait la tondeuse, le regard fixé droit devant lui. Bien qu'il marchât avec énergie, ses mouvements étaient quelque peu incertains et hésitants. Leur fluidité semblait vaciller à divers endroits de son corps, comme s'il disposait d'articulations supplémentaires à divers endroits, d'où ses mouvements pouvaient soudain prendre une direction complètement différente. Hésitations et secousses opéraient de mauvaise grâce et humeur, seulement refrénées par le moteur de la tondeuse qui requérait toute la manipulation attentive du gardien. Quoiqu'il n'advînt jamais que la pelouse

5 Voir Stefan Weishaupt : *Nature et technique*, dans *Die Drei* 3/2025, P;71 [Traduit en français : DDSW325.pdf, *ndt*]

6 *GA 28*, p.10

(*) On peut parler ici d'un empiètement diabolique, car le diable est toujours pressé ! *Ndt*.

eût été tondue autrement que de la manière décrite ici, le processus se comportait quelque peu en inspirant la peur, comme ayant échappé au contrôle humain. Comme si la tête était devenue si rigide et si fixe qu'elle n'avait plus aucun pouvoir sur ce que le corps exécutait d'une manière uniforme, et comme si entre les deux — tête et corps — vivait une discorde grondante, une rébellion furieuse, d'où cependant n'éclatait aucune révolution, aucun soulèvement, de sorte qu'il ne restait plus rien d'autre que de grogner et de trouver son chemin dans le familier et de pousser devant soi la machine rugissante et cliquetante dans tous ses méandres monotones.

Reconnaissance abstinent

Il est inutile d'ajouter une interprétation à cette brève impression. Avant d'en revenir à l'enfance de Steiner, quelques remarques sceptiques s'imposent. Au cœur de l'expérience du garçon se trouve le caractère questionnant décisif, qui émerge de manière nette de l'ensemble de sa perception. Le contenu de ce questionnement, cependant, ne peut être véritablement compris sans avoir d'abord recherché, au moins provisoirement, un percept, qui constitue finalement le fondement de la question cognitive. Il s'agit de se mettre, pour ainsi dire, à la place du garçon, de passer par le langage utilisé par Rudolf Steiner, une soixantaine d'années plus tard, et de participer à l'événement communiqué par ce langage. Aucune reconstruction externe, par la compilation de documents et d'artefacts encore découverts, ne pourra y contribuer. De telles approches, ou d'autres similaires, ne font que déplacer le problème, car on se retrouverait confrontés à la question de savoir comment et de quelle manière le matériel reconstitué ou documenté a été perçu, de sorte qu'il pourrait servir de base à un questionnement dont le contenu deviendrait alors accessible. D'un autre côté, il semble malhonnête de tenter de comprendre l'expérience de l'enfant par diverses comparaisons. La frontière entre l'expérience concrète et l'expérience individuelle de l'individu demeure. L'attention et l'empathie ne peuvent révéler qu'un aspect, mais pas l'intégralité de la situation biographique en question. Cela nécessiterait de substituer à sa propre jé-ité l'essence réelle et actuelle de l'expérience d'autrui.

Je comme temps

Dans la présence de ce qui est éprouvé ou vécu le Je s'accomplit toujours aussi dans le temps. Une prise de conscience reste en cela recouverte par la réalité perceptive et présente. La Jé-ité en tant qu'essence créatrice fait de ce qui est perçu dans le temps, à chaque fois, une opportunité de son soi pour un moment de son devenir. Ce qui peut et veut en devenir, cela est ouvert, c'est une possibilité de la Jé-ité à venir. Dont la direction et l'orientation se reflètent dans la question. Ici peut s'y rattacher la formulation choisie par Steiner d'être « rempli de questionnements ». La propre relation au monde devient une direction individuellement déterminée. Les conditions de laquelle se laissent articuler en trois moments. Pour le premier, le garçon était entouré des formes générales d'accès au monde régnaient autour de lui. Le monde lui apparaissait ainsi tel que l'esprit moyen de cette époque était généralement en situation de l'appréhender alors. Pour le garçon en train de grandir tout ce qui comptait, c'était ce qui lui était accessible par son environnement social, en interprétations et significations de la réalité. Or, cet accès collectif au monde ne le satisfaisait pas : « *Ce que mon environnement me disait à ce sujet n'était pas, comme dans d'autres domaines similaires, satisfaisant pour moi.* »⁷

Pour le deuxième moment — lequel se trouvait alors sans rapport et se trouve et reste encore même aussi pour nous, lecteurs de notre temps, énigmatique et difficile d'accès — une expérience de l'esprit, dont la nature spécifique et la qualité particulière n'ont été rendues possibles initialement que par une approche du penser, au moyen d'une terminologie conceptuelle développée plus tard par Steiner. Or, ces concepts ne se trouvaient pas d'abord à la disposition du garçon. Il entendait bien ceci et cela, ce qui, dans la conscience collective de son environnement social, était plus ou moins clairement réduit aux concepts essentiellement réductionnistes en guise d'explications de la réalité. L'expérience et la compréhension générales du monde et sa propre expérience du monde imprégnée de spiritualité vivante s'opposaient comme des données sans rapports les unes avec les autres.

Le troisième moment concernait la manière dont le garçon gérait de manière autonome la diffé-

7 À l'endroit cité précédemment, p.16.

rence qui se présentait à lui entre les circonstances susmentionnées. Il s'agissait, d'une part, de savoir si sa propre expérience devait se soumettre à la souveraineté interprétative diffuse de la conscience collective et si, ce faisant, la réalité objective de son expérience eût été réinterprétée comme quelque chose d'étrange et de quasi pathologique. D'autre part, il s'agissait d'un repli sur une expérience anti-rationaliste qui, sans se critiquer elle-même, se réclamait d'un contenu spirituel supposé comme de l'authenticité d'un monde spirituel exclusif, détaché des affaires courantes du monde.

Cette question décisive se trouvait au début du cheminement cognitif vers lequel le garçon s'engagea à l'âge mentionné. Ce qui était extraordinaire, c'est que le garçon fit de la distinction entre son approche générale et sa propre approche du monde une question de *connaissance*, qui le mena ensuite à un cheminement du connaître tout au long de sa vie.

Prérequis cognitifs en matière de connaissances corporelles et psycho-spirituelles vivantes

Dans « *Le cours de la vie* », son autobiographie, Steiner décrit l'émergence de la question de la connaissance comme s'il était évident de donner à l'abîme qui s'était créé, entre l'expérience générale et l'expérience personnelle du monde, la forme d'une question cognitive qu'il valait désormais de résoudre. Cette compréhension de soi pourrait occulter le fait que deux genres de choses sont importantes à remarquer. La corporéité vivante du garçon, en tant que donnée première qui lui venait de son être éternel, entra en possession, avec la libération de son corps éthérique, de la capacité d'expérimenter des perceptions spirituelles lesquelles transcendaient ses limitations physiques. L'essence psycho-spirituelle était capable de répondre aux expériences perceptives de la corporéité vivante qu'il assumait de telle manière que des questions de connaissance pouvaient émerger de ces perceptions. La temporalité d'un ici et maintenant biographique, encore à l'état embryonnaire, entre en relation avec la supra-temporalité d'un au-delà biographique. Cette relation trouve sa première orientation consciente dans la question envers une connexion ouverte à la cognition se trouvant entre les deux domaines, celui de la vie et celui de l'essence. Dans la même mesure que se pose la question du contenu de la perception, celle-ci doit se tourner vers les conditions corporelles vivantes de la perception dans lesquelles les possibilités de développement de ses propres présupposés cognitifs restent sommeillantes. Rudolf Steiner souligne cet aspect avec des formulations retenues, par exemple dans sa description de l'expérience de la salle d'attente : « *L'impression que cet événement a fait sur le garçon a été très grande.* »⁸

De telles phrases cachent également une allusion à l'expérience du garçon, qui n'est qu'esquissée : *Et moi, qui perçois de telles choses ? Pourquoi de telles perceptions sont-elles inaccessibles à mon entourage ? Que m'arrive-t-il ? Sur quoi repose ce qui transcende les impressions de mes sens extérieurs ?* — C'est ainsi que l'on pourrait mettre en lumière une expérience qui semble être un grand étonnement face aux dons de son propre corps vivant, qui ne s'intègrent pas du tout dans le monde vivant qui l'entoure. L'incertitude de sa propre situation, encore non-comprise, ne contredit pas la clarté sobre avec laquelle le garçon reste concentré sur sa tâche, car celle-ci peut se développer et s'établir à travers elle. De même que l'incertitude de se tenir debout sur deux jambes se stabilise par la marche, la conscience d'une relation solitaire au monde et à soi-même cherche des issues dans le questionnement de la cognition. Il devient évident que les forces unificatrices qui constituent la substance de cette issue — l'entrelacement mutuel de la cognition et de la vie — sont déjà cachées dans le mouvement même de la cognition.

Devant la porte vers l'esprit

Nous voyons que le développement de Rudolf Steiner, à son premier tournant décisif, marqué par la libération du corps éthérique et l'expérience spirituelle qui en résulte, prend une direction qui ne se perd pas dans un raisonnement rêveur dans le labyrinthe sinueux des impondérabilités spirituelles de la vie de l'âme. D'un point de vue psychologique, un tel comportement serait compréhensible. Quel mal y eût-il à accepter simplement des expériences qui s'écartent de l'habituel et du familier, dans une contemplation intérieure, sans en remettre en question leur raison ou leur

8 Rudolf Steiner : *Selbstzeugnisse. Autobiographische Dokumente, [Auto-témoignages. Documents autobiographiques]* édité par Walter Kugler, Dornach 2007, p.21.

contexte ? Cependant, psychologiquement, un tel comportement impliquerait un esprit différent, se rapportant à ces expériences comme à un noyau individuel de l'être. Il ne s'engagerait pas activement dans le contexte corporel vivant qui lui est donné, ni dans la relation au monde qu'il lui concède. Orientation, aspiration et devenir, en revanche, témoignent de l'esprit humain actif dans sa corporéité vivante.

Pour le lecteur qui découvre les descriptions de Steiner, un problème se pose similaire à celui rencontré par Socrate et ses interlocuteurs, dans les premiers dialogues aporétiques de Platon. Ils ne parviennent pas à une compréhension satisfaisante de la cause interrogée. Le questionnement incessant, à la fin duquel est censée révéler l'idée opérante, ne mène qu'à des portes closes derrière lesquelles la chose qu'ils cherchent demeure cachée. Son investigation, fondée sur des cas isolés, reste vaine tant que ce qu'elle présuppose, son idée, n'émerge pas comme telle à la lumière de la connaissance. Néanmoins, les tentatives répétées et jamais définitives de Socrate vers la connaissance, notamment dans les premiers dialogues, comme exercices et contentions du penser, renferment déjà les forces nécessaires à son développement. Leur fruit est simplement obscurci à la conscience par le contenu sensoriel qui empêche l'accès à une expérience directe de l'idée.

Connaissance comme renoncement

Si le regard du lecteur, en quête de compréhension, se porte sur des descriptions aussi simples que celles citées ci-dessus du wagon en feu ou de la rencontre avec les moines, alors, en termes socratiques, la première tâche est de découvrir une compréhension apparente qui naît avant tout d'une fréquentation irréfléchie d'un contenu soi-disant facile à comprendre. On imagine que cela est connu, d'une part, par sa propre expérience comparable, et d'autre part, par le mode du contenu perceptif médiatisé par les sens. Cependant, cela omet précisément le point où l'expérience — la sienne et celle d'autrui, en l'occurrence celle de Steiner — devient un moment individuel et distinct du soi. Ce saut constitue un renoncement inaperçu à l'usage de son propre penser. Que cela soit accompli par la réalité intérieure est une contention intérieure. Le fait que cette contention reste longtemps inachevée ne doit pas nous empêcher de poursuivre le questionnement. Mais cela ne doit pas non plus nous inciter à remplacer un savoir caché par un savoir imaginaire, simplement pour avoir quelque chose à quoi nous en tenir ou auquel nous attacher comme mérite. Une quête cognitive fondée sur le modèle socratique serait donc imprégnée de la volonté de renoncer aux connaissances dès l'instant où elles s'avèrent à la considération pensante présomptueuses et provisoires, puisque le manque perçu qui en résulte ne fait que raviver les questionnements, désormais libérés de faux présupposés. Toute déclaration doit donc être accompagnée de la disponibilité au retrait de celle-ci, un mouvement qu'accomplit tout acte du penser qu'il soit sans plus observé ou pas. Pour aller de l'avant, le pied doit donc se détacher du sol et s'avancer de manière incertaine vers l'inconnu, sinon on n'atteindrait jamais de base nouvelle.

Une jé-ité comme science

C'est clair pour moi que la revendication de faire des possibilités de sa propre Jé-ité le fondement essentiel d'une présentation est un idéal. Il est aussi clair pour moi qu'il y a là-dedans un élan du cœur envers d'autres possibilités scientifiques pour une expression légitime. Mais il me semble que les tentatives de remplacer la Jé-ité par quelque chose d'autre que ses propres possibilités absolument originelles ont historiquement pris fin. Même le penser guidé par certaines méthodes sélectionnées est en fin de compte une expression de la Jé-ité qui choisit cette méthode. Or, si ceci reste non-remarqué c'est purement et simplement un semblant d'objectivité qui apparaît lequel s'appuie sur une autorité extérieure au Je. Or, la vertu de découverte cognitive qui se légitime en s'enracinant dans la Jé-ité deviendrait ainsi anonyme et échapperait de cette manière au contexte social dans lequel des connaissances, en tant qu'expressions des essences-Je individuelles, entrent en relations réciproques. Le social est en son cœur, à côté de maintes autres choses, un accomplissement de rencontres-Je. Celles-ci s'extériorisent aussi sur le domaine du penser. Dans la mesure où une plénitude d'esprits émanant des Jé-ités y sont individuellement élaborées, un dialogue devient pos-

sible, dans lequel règne réellement le *Logos*^(*). En ce dialogue, la Jé-ité opère co-originellement avec l'esprit qui s'exprime en celle-ci. Un connaître sans esprit à pour conséquence la formalisation de celui-ci. En cela la Jé-ité n'est pareillement qu'un agent formel de ses opérations. Elle est victime de la généralité qui semble la transcender et qui est visée dans les termes. Cela semblerait justifié si le je était une instance purement formelle séparée de l'Esprit vivant comme origine de tout concept et de toute compréhension.

On voit que la Jé-ité comme aussi l'esprit n'ont de consistance qu'ensemble si tous deux sont pensés comme des réalités reliées l'une à l'autre. La cognition, en tant que transformation de la vie spirituelle vivante en concepts, délibérément réalisée et façonnée par la Jé-ité, garde à l'esprit que toute conceptualisation acquise résulte d'une certaine manière d'une consonance esprit-Je et esprit-monde. Une telle inhérence consciente peut également créer une unité conceptuelle pour le contexte social, dans laquelle l'individu peut vivre sans devenir solitaire dans la généralité des concepts méthodiquement anonymisés.

Dans l'âme qui s'interroge déjà du « *Steiner-Rudolf* »^(**) de neuf ans, un connaître est thématise qui empoigne les données initialement inconscientes de ses propres conditions cognitives corporelles comme objet de cognition. Le détachement-de-soi, l'anticipation-de-soi, que réalise toujours la question, illumine son propre être en même temps que la lumière qui tombe sur le cas. C'est le thème. Sa mise en œuvre est tout d'abord remise en question. Dans une réalité qui refuse au garçon l'accès au monde et à lui-même correspondant à sa vie spirituelle, il cherche néanmoins un point de convergence entre le sensoriel et le spirituel, confirmant et légitimant ainsi la réalité essentielle d'une Jé-ité. Le questionnement du garçon devant le wagon en feu, le passage des moines et le propriétaire de la filature, était principalement motivé par sa répulsion face à l'insuffisance des explications superficielles. Celles-ci lui étaient, après tout, familières, comme le montre clairement sa remarque sur l'incendie du train. « Une matière facilement inflammable avait provoqué cet incendie dans l'un des wagons. » Cette explication n'est pas rejetée par la question suivante, mais elle devient un aspect partiel d'un tout qui demande plus que la simple explication d'un contexte externe de faits. « Je me suis longtemps demandé comment une pareille chose avait pu se produire. »

Pourquoi donc, « une pareille » chose, pourquoi pas « cette » chose ? Comme nous l'avons déjà indiqué, il y avait des moments dans la perception du garçon qui n'étaient pas atteints par le premier plan des explications actuelles et tout à fait plausibles et qui relevaient exemplairement d'une expérience fondamentalement différente de celle de ses semblables. Le fait que cette expérience ait débouché sur des questionnements au sujet des expériences quotidiennes individuelles montre que le garçon se sentait attiré par la compréhension de la réalité concrète qui l'entourait, et non par un simple abandon à une forme d'expérience séparée de cette réalité, telle celle d'un monde spirituel clos en soi.

Die Drei 4/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Stefan Weishaupt, est né en 1959 à Essen. Il fréquenta l'école Rudolf Steiner de la région de la Ruhr à Bochum. Il étudia la germanistique, la philosophie, la biologie et la pédagogie à Marburg et la structure linguistique, l'art théâtral et la comédie à Dornach. Il a travaillé comme éducateur théâtral et responsable culturel à Cassel, comme acteur, metteur en scène et producteur à Bâle et Berlin, et comme enseignant et éducateur théâtral à Lensahn. Il se concentre principalement sur Berlin. — Contact : st-weishaupt@t-online.de

(*) « Car là où deux ou trois se rassemblent pour mon Nom, je suis là au milieu d'eux » **Matthieu XVIII**, 20. *Ndt*

(**) « C'était l'occasion d'apprendre à connaître ces braves gens. Ils avaient toujours le temps de bavarder avec celui qu'ils appelaient « le **Steiner Rudolf** ». « Te voilà encore, Steiner Rudolf, en train de rôder — c'est ainsi que s'engageait les conversations qui portaient sur toutes sortes de sujets. Les gens ne prenaient pas en considération le fait de s'adresser à un enfant, car, au fond ils étaient eux-mêmes restés des enfants, bien qu'ils eussent souvent atteint la soixantaine. J'étais de cette manière au courant de tout ce qui se passait à l'intérieur des maisons du village » Rudolf Steiner : *Autobiographie* (GA 28) vol. 1, EAR, Genève 1979, p. 22 (en haut) traduction de George Ducommun ; *Ndt*